

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 6 FEVRIER 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Chronique européenne, par R. Brunet.—L'hiver, par F. P.—Poésie : Néron, par H. Demers.—Mlle Marie Micheline Broquart, par Hermance.—Le pain, par Bluet.—Tigre et lion, par F. Picard.—Plus de bossus (avec gravures), par L. M.—Le Canada au Brésil, par F. Picard.—Paul Arène (avec portrait), par F. P.—L'enfant martyr, par F. P.—A travers Rome, par Firmin Picard.—Petite poste en famille.—Poésie : Sommeil d'enfant, par Ch. Gillotin.—Théâtres.—Un petit héros, par Troisième.—Feuilleton : La veuve du garde, par Raoul de Navery.

GRAVURES : Beaux-Arts : L'hiver.—Combat entre lion et tigre.—A travers Rome ; Le Vatican ; Le Capitole ; Le Colisée ; Intérieur du Colisée ; La fontaine de Trevi ; Le Château Saint Ange ; La basilique Saint-Paul ; Intérieur de la basilique Saint-Paul.—Portrait : Paul Arène.—L'enfant martyr.—La proportion du tabac fumé par habitant en chaque pays du monde entier (15 gravures).—Un jour de lessive.—Pélemélographie.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

Avec la première semaine de mars prochain Le MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un nouveau roman de mœurs canadiennes, intitulé :

UN DRAME AU LABRADOR

par le romancier national si avantageusement connu, M. le DR EUGENE DYCK.

Le succès qu'a obtenu la nouvelle de M. Régis Roy, a décidé Le MONDE ILLUSTRÉ à se procurer le manuscrit de cette nouvelle œuvre canadienne inédite et il en offrira les prémices à ses lecteurs.

M. Dyck n'est pas un inconnu pour le public lecteur et il n'a pas besoin d'être recommandé. Son fameux roman *Le roi des Etudiants* a eu un succès retentissant, qui a affirmé pour longtemps la bonne réputation de l'auteur.

Diverses nouvelles de M. Dyck, publiées par Le MONDE ILLUSTRÉ, l'ont déjà rendu familier et sympathique aux lecteurs de ce journal.

Disons simplement que son roman *Un drame au Labrador* présente, à un degré suréminent, toutes les maîtresses qualités qui ont fait de M. Dyck le romancier et nouvelliste national si populaire que chacun sait.

De magnifiques illustrations rehausseront le texte : ce sera, de la sorte, un ouvrage attrayant par la forme tout autant que par le fond.



Il y avait si longtemps que j'entendais discuter la chose ; depuis tant de mois et même d'années on en parlait tant, au salon, à la salle à manger, à la cuisine, dans la rue, sur les places publiques, dans les hôtels, au Parlement même, partout enfin, que je sortis, un samedi de la semaine dernière, en quête d'un endroit où l'on s'occuperait d'autre chose et je m'en fus tout droit au club.

J'y rencontrai les figures habituelles, les colonels, les avocats, les médecins, les notaires, les banquiers, etc, etc, bref, les gens qui travaillent et ceux qui ne font rien du tout.

Et, mû par un esprit de profonde perspicacité, je me dirigeai du côté légal, coté avocats et notaires.

—Ces braves défenseurs de la veuve et de l'orphelin et ces dépositaires de bien des secrets de famille, me disais-je, doivent s'occuper de leurs affaires professionnelles, plutôt que de l'autre question, la question énervante, quasi-sempiternelle, monotone, ennuyante.

Eh ! bien, pas du tout, ils en parlaient... et n'étaient pas d'accord, oh ! mais, pas d'accord du tout.

Je me dérobai modestement et m'en fus du côté militaire.

Les militaires, chacun sait ça, aiment à parler de choses—comment dire ?—de choses un peu légères, drôles, amusantes, plutôt que de canons, cartouches et fusils.

Les militaires se taisaient et je crus l'occasion bonne pour amener la conversation sur la campagne de Madagascar et la promenade des Anglais le long du Nil.

Cela ne prit pas du tout et au bout de cinq minutes, un colonel parlait de la chose, de la question énervante, monotone, quasi-sempiternelle, etc. etc., et n'était pas d'accord avec les autres guerriers.

Je m'excusai respectueusement et j'allai chercher ailleurs.

Les médecins en parlaient... et n'étaient pas d'accord.

Les banquiers n'étaient pas d'accord et... en parlaient.

*** Je pris ma canne et mon chapeau et, me souvenant que c'était jour de réunion chez un mien ami, je poussai le bouton électrique de sa porte.

Il y avait du monde : un prêtre très aimable, et poète à ses heures, un magistrat intègre, des légistes distingués.

Et, comme nous étions tous très intelligents, nous parlâmes de la pluie, du beau temps, c'est à dire en prose, de la neige et de la tempête, des derniers livres parus, des poètes anciens et nouveaux, de Ben Hur, (une de mes toquades, ce Ben Hur), des orateurs du siècle, de tout ce que vous voudrez enfin, mais toujours de ces sujets attrayants, qui réveillent et secouent l'esprit.

Tout allait bien, quand l'un de nous—je ne sais plus lequel—se renversant dans son fauteuil, dit d'une voix grave :

—Eh ! bien, elle n'existe pas, il n'y a plus à nier !

—Comment ! comment ! Jamais de la vie ; vous n'avez donc pas lu le dernier numéro du X de Rome ?

—Parfaitement, mais ce n'est pas officiel.

—Au contraire..

—Mais, non, c'est un simple article de journal et qui ne prouve rien contre son existence.

—Elle existe.

—Elle n'existe pas.

Et les voilà empoignés et lancés dans la discussion.

Ils étaient tombés en plein dans la question, vous savez, la question monotone, énervante, quasi... de savoir si Diana Vaughan existe ou n'existe pas.

Eh ! bien, cela m'est parfaitement égal.

*** Ce qui s'est dépensé d'encre, de paroles et même

d'esprit à ce sujet est incroyable et, à propos d'esprit—denrée assez rare cependant—voici qu'un médecin français est en train de le supprimer en la personne des bossus.

Avoir de l'esprit comme un bossu est un commun proverbe, et il s'en suit que quand il n'y aura plus de bossus, l'esprit ne saura guère où se loger.

Sauteuil a fait, sur les bossus, une chanson que vous connaissez et qui débute ainsi :

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent
Et ses épaules sont plus chaudement.

On trouve ici des gens assez mal nés
Pour s'aviser d'aller leur rire au nez :
Ils l'ont toujours aussi long que le bec
De cet oiseau que l'on trouve à Québec,
C'est pour cela qu'on leur doit du respect.

Quel est cet oiseau que l'on trouve à Québec et qui a le bec aussi long ?

Question grave, très grave, à moins que le poète, en peine de rime, n'ait employé le mot "Québec" que poussé par la nécessité.

*** Mais je reviens aux bossus et au médecin français.

Le Dr Calot vient de communiquer, à l'Académie de Médecine de Paris, un mémoire qui fait grand bruit dans le monde médical, et c'est bien juste.

Savez-vous rien de plus triste, de plus lamentable—vous qui êtes mère de famille—que de voir un enfant gai, solide, gentil, intelligent, bien fait, qui, tout-à-coup, sans cause apparente, devient maigre, triste, pâle, malingre et dont la pauvre frêle échine commence à dévier un peu, puis continue à se contrefaire, pour qu'enfin on en arrive à reconnaître que le petit, l'être aimé est décidément bossu ?

Petite au début, la déformation s'est accentuée, la poitrine a fléchi, les épaules se sont courbées en avant, le dos, le pauvre dos a suivi le mouvement, les jambes se sont allongées aux dépens du tronc, bref, ce n'est plus le bel enfant frais, rose et bien bâti, mais un pauvre infirme que l'on regarde d'un air de pitié en le rencontrant, l'être qui, désormais, doit avoir une existence à part, triste et désolée, ne pouvant compter sur d'autre amour que celui de sa mère—oh ! celui-là, l'amour qui ne change jamais—mais sans espoir d'obtenir de sa vie un baiser de fiancée.

Mère, bonne mère qui pleures, sur le sort de ton enfant, sèche tes larmes, souris à l'avenir, ton fils ne restera pas infirme, car, de là-bas, de l'autre côté de l'océan, de la rive de France, de cette belle et toujours jeune France, ardente à l'étude, infatigable et merveilleuse de science, nous arrive la bonne nouvelle, la nouvelle de la—je ne dirai pas possibilité, mais certitude de la guérison de l'être aimé !

Nous publions plus loin, avec gravures, un article donnant le détail du traitement d'après le rapport même du docteur Calot.

Certes, la chose vaut la peine d'être connue et appréciée.

*** On causait, un soir, du premier vêtement de notre premier père Adam, et comme Henry de Puyjalon était présent, inutile de dire qu'il eut son mot à dire.

—Une feuille de vigne !

—La feuille de vigne d'Adam était tout simplement une peau de bête, fruit de la chasse.

—La chasse ?

—Oui, de la chasse...

Et de Puyjalon, dit :

La chasse naquit quelques siècles avant l'homme. Il paraît incontestable qu'elle se manifesta à l'aurore des carnassiers. Le premier animal organisé qui devora un organisme, après s'en être emparé, fut le premier chasseur. Aussi, lorsqu'Adam, en punition de sa faiblesse, fut contraint de se recouvrir de la peau d'une bête sauvage, se trouva-t-il en présence d'une tradition déjà ancienne. Mais, si la gloire d'être le